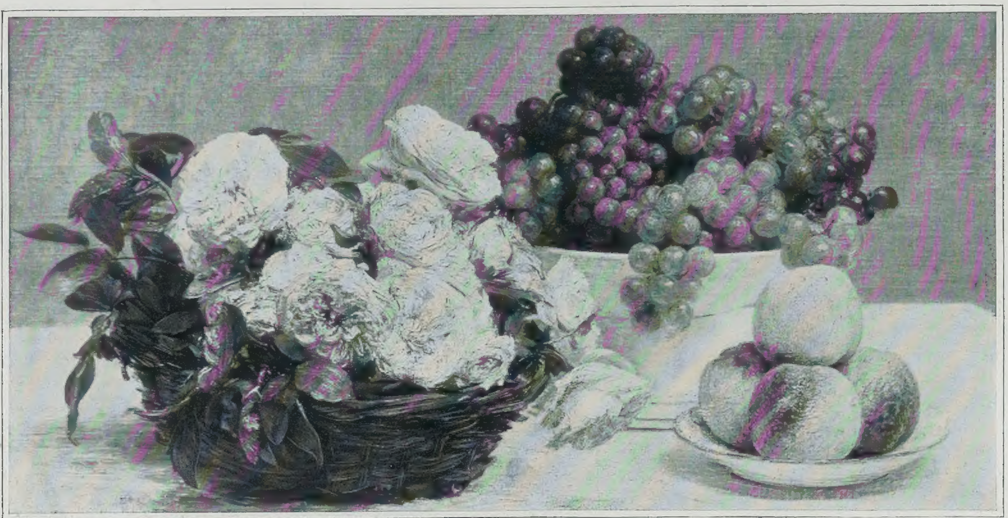




FANTIN-LATOUR. — FLEURS ET FRUITS

Collection de Madame Esnault-Pelterie

On ne tient pas, en général, assez compte de l'influence décisive qu'exercèrent sur l'évolution du goût français, dans le dernier tiers du xixe siècle, certains collectionneurs de tableaux. Guidés par leur heureux instinct et n'écoutant que leur passion pour la peinture, ils recherchèrent des œuvres, anciennes et modernes, que tout le monde dédaignait quoiqu'elles fussent excellentes. D'abord tournés en ridicule et compris seulement par de rares initiés, la mode, après leur avoir été hostile, finit, avec le temps, par leur devenir favorable. Comme on voyait chez eux des peintres décriés supporter avec éclat le voisinage des maitres, il fallut bien à la longue et en dépit des systèmes, se soumettre à l'évidence. Ils remplirent de la sorte, avec des ressources souvent modestes et dans une société désorganisée, un rôle essentiellement aristocratique. Ils surent, par leur audacieuse et intelligente initiative, imposer leurs préférences à l'opinion que le plus pauvre, le plus terne des arts officiels avait trop longtemps égarée.



THOMAS LAWRENCE. — PORTRAIT DE FEMME
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

Madame Esnault-Pelterie appartient à l'élite, malheureusement de plus en plus restreinte, qui continue à s'inspirer de cette noble tradition d'indépendance d'esprit, d'amour désintéressé des belles choses. Elle a borné jusqu'ici ses choix au xixe siècle français, non pas, comme on pourrait le croire, dans un vain but historique ou par étroit dédain des autres pays et des autres époques, mais parce qu'elle n'a pas trouvé, pour donner



E. DELACROIX. — LE BON SAMARITAIN
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

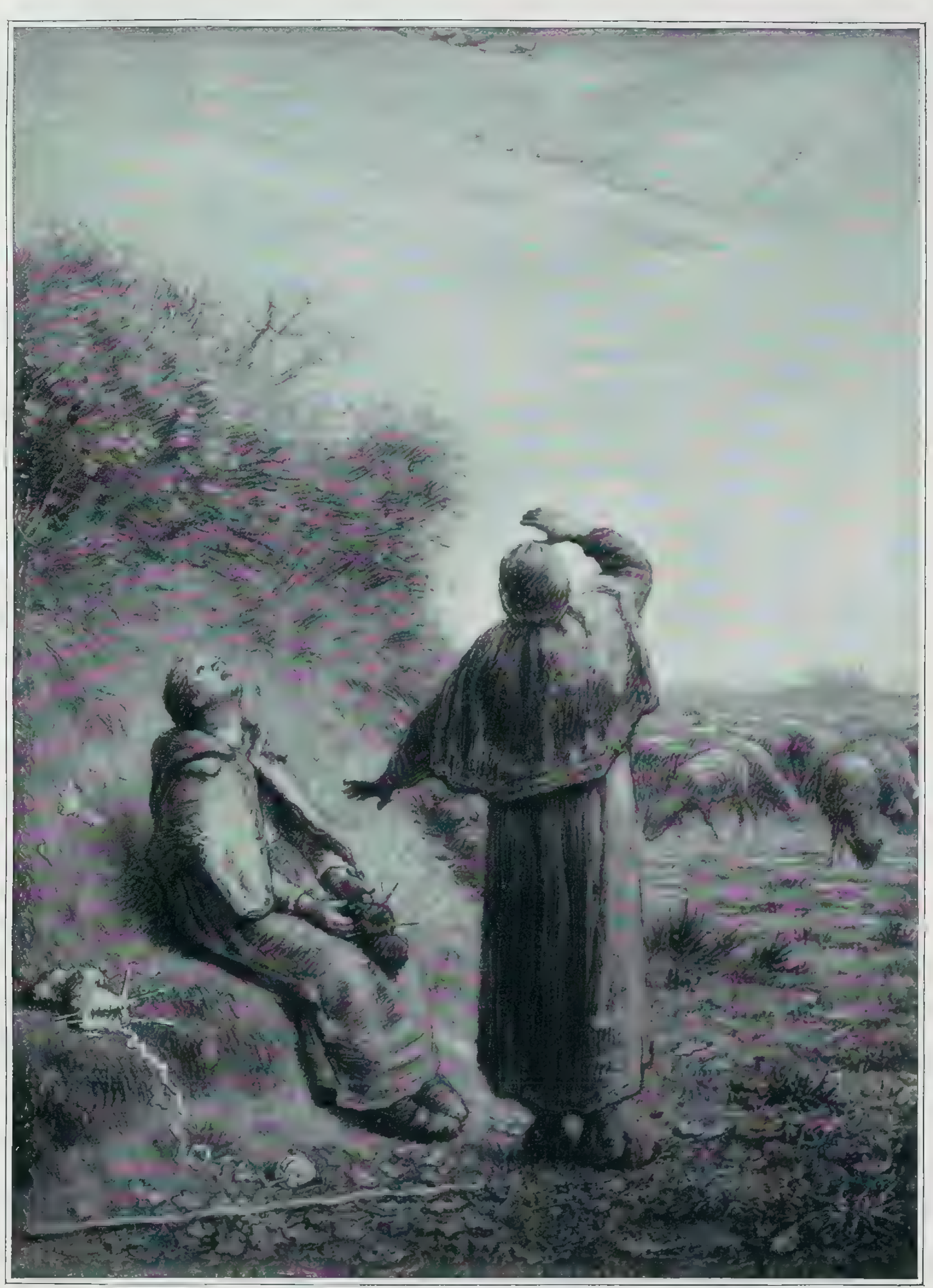
libre cours à la hardiesse de ses goûts, de champ plus vaste ni plus mal exploré. Dans le chaos de la surproduction artistique de cette période, beaucoup de talents inconnus ou méconnus restent en effet à découvrir. Les connaisseurs y peuvent donc glaner à l'aise et réunir ainsi une collection d'une extrême et séduisante variété, car l'individualisme désordonné qui sévissait alors favorisa l'éclosion de ce qu'il y avait de plus imprévu et de plus particulier dans chaque tempérament. Les œuvres rassemblées par Madame Esnault-Pelterie forment cependant un ensemble harmonieux et se distinguent par un certain air de famille. Aucune ne laisse indifférent ou ne nuit aux autres, et toutes, que leur inspiration soit plus ou moins haute, ont l'avantage d'avoir été faites par de véritables peintres, qui, pour s'exprimer, ne cherchaient pas à employer d'autres moyens que ceux, spéciaux et restreints, que leur fournissait leur métier.

En parcourant ce groupe choisi, les yeux s'arrêtent d'abord, pour leur plaisir et celui de l'imagination, sur cinq peintures à l'huile d'Eugène Delacroix. Les deux plus anciennes, exécutées l'une et l'autre à l'âge de vingt-six ans, révèlent déjà ces merveilleux dons de coloriste que ni Rubens ni les grands Vénitiens ne possédèrent à un plus haut degré. La première, simple étude pour la tête de la femme grecque accroupie au premier plan, à droite, dans *le Massacre de Scio*, atteint à la tragique beauté de la figure définitive par la même expression inerte et douloureuse. La seconde séduit et trouble comme une étrange et superbe fleur exotique. C'est le portrait d'un modèle connu sous le nom d'Aline la mulâtresse. Le vaste turban bleu qui entoure la tête et ne laisse libre de chaque côté du front que deux minces bandeaux d'un noir magnifique, la chair d'ambre du visage et de la poitrine largement découverte, le gris fin et chaud de la robe que fixe au corsage un lourd bijou de pierres sombres serties d'or, d'où la lumière, en s'y reflétant, fait jaillir des lueurs; le rouge presque grenat du châle, jeté sur les épaules et ramené en avant par les bras qu'il recouvre, forment un savoureux assemblage de couleurs. Les trois autres, *le Bon Samaritain*, *les Bords du fleuve Sebou*, *les Chevaux sortant de la mer*, sont d'un caractère plus grave. Exécutées de 1850 à 1860, elles datent de cette période de pleine maturité, d'équilibre et de maîtrise où la flamme éblouissante de la première jeunesse se change, dans les œuvres de Delacroix, en clarté riche et profonde, partout répandue avec une savante mesure.

Le Bon Samaritain est célèbre. Il appartint jadis à Auguste Vacquerie. La reproduction ci-jointe permettra d'en apprécier, sinon la richesse de ton et de matière, du moins l'émouvante simplicité de composition,



E. DELACROIX. — ALINE LA MULATRESSE
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)



J.-F. MILLET. — LE VOL D'OIES SAUVAGES (pastel) H: 0.60 - L: 0.42

(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

N° 108. Vente Mame - 1904 - 34.300 à M. Mame fils - Vendu en 1906 par Mame à H... pour M. E. Pelterie -

l'expressive plénitude de forme. *Les Bords du fleuve Sebou* furent composés dans l'atelier, selon la méthode des anciens maîtres, d'après des notes prises vingt-six ans auparavant, lors d'un voyage au Maroc, mais transformées, épurées et simplifiées par une imagination ardente. Les montagnes d'un bleu vert inoubliable et d'une majestueuse noblesse de ligne qui en ferment le fond, les masses harmonieuses des collines plantées d'arbres que contourne la courbe tortueuse du fleuve, forment un cadre grandiose où l'on aimerait voir revivre quelque scène héroïque ou religieuse de la vie antique. De ce pays, non seulement de sa nature, d'une beauté vraiment primitive et que la civilisation moderne n'avait pas encore altérée, mais aussi de ses habitants, de leurs gestes impétueux ou nonchalants, de leur âme instinctive, traditionnelle et guerrière, Delacroix garda toute sa vie un magique et éblouissant souvenir. Il en évoquait



E. DELACROIX. — LES BORDS DU FLEUVE SEBOU
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

sans cesse, avec regret, avec tristesse, sous le ciel gris de Paris, les couleurs éclatantes, les formes souples et splendides.

A cette féconde et romantique nostalgie de l'Orient nous devons également *les Chevaux sortant de la mer*. Ce dernier tableau, terminé en 1860, est comme lustré et d'une limpidité exquise. Deux chevaux, que vient de baigner un Arabe monté sur l'un d'eux, se cabrent légèrement sur le bord du rivage, les jambes de derrière encore à moitié dans l'eau. Leurs mouvements de tête, d'encolure et de jambes de devant sont pleins de grâce et de fougue. Les délicates nuances de leurs brillantes robes humides s'harmonisent délicieusement avec le ciel et la mer.

Le seul fait d'avoir distingué ces chefs-d'œuvre suffirait à témoigner de l'excellence du goût de Madame Esnault-Pelterie.



J.-F. MILLET. — LE BERGER

(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

Malgré les apparences, ils sont rares, en effet, ceux qui comprennent et aiment véritablement Delacroix. La réputation dont il jouit parmi les artistes le désigne, il est vrai, aux spéculateurs hardis. De là les prix, relativement assez hauts, qu'atteignent ses peintures et ses aquarelles; mais, récemment encore, on méprisait ses magnifiques dessins sous prétexte qu'il ne fut qu'un coloriste, et les préférences secrètes du public vont ailleurs. Rien, du reste, ne s'explique plus facilement. Un tel art, par son élévation même, ne saurait plaire à tout le monde et ne fera jamais les délices que de quelques privilégiés.

Certaines collections, qui ne renferment que des tableaux de peintres justement célèbres, ne se visitent pas sans ennui. On sent qu'elles ne furent pas faites seulement par plaisir, et, comme les maîtres eux-mêmes, ne laissèrent pas de se tromper, il arrive souvent que les glorieux noms dont



E. DELACROIX. — CHEVAUX SORTANT DE LA MER
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

elles se parent servent simplement d'étiquettes à des ouvrages indifférents. Celle de Madame Esnault-Pelterie produit une impression tout autre. Les noms illustres n'y manquent certes pas. Ils ne font toutefois qu'ajouter au prestige d'œuvres qui parlent assez par elles-mêmes et qui resteraient belles quand bien même l'auteur en serait inconnu. Les Corot qu'on y admire ne ressemblent guère, par exemple, à ceux fort beaux aussi, sans doute, mais plus aimables, plus faciles à comprendre, plus conventionnels et moins libres qui ornent d'habitude les boutiques des marchands de tableaux ou les galeries des banquiers. Ils ne rappellent ni la classique idylle attendrie au bord des lacs noyés de brume, ni les danses élyséennes des nymphes montmartroises dans les bois du matin où flottent des vapeurs éthérées et bleuâtres. On ne se lasse pas néanmoins de les regarder tant ils révèlent une radieuse joie de peindre,



J.-F. MILLET. — LA FERMIÈRE (pastel) H. 0.56½ - L: 0.40½

(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

n° 107 - Vente Mame - 1904 - Paris - 34.710 fs à M. Esnault-Pelterie -

de voir, d'aimer, de sentir. Ce sont, pour la plupart, des figures de femmes, exécutées sans penser à plaire, sans recherche de style, naïvement, et qui, dans leur simplicité exquise, enchantent l'âme et les yeux, à l'égal des plus émouvantes merveilles de l'art. Le génie de Corot s'y montre au naturel, en plein épanouissement, dans toute sa spontanéité et toute sa fraîcheur. Nous nous souvenons particulièrement d'une Italienne assez semblable à celles que l'on voit encore aujourd'hui, lorsqu'on traverse la place d'Espagne, assises, au milieu des fleurs, sur les marches du majestueux escalier qui mène à la Trinité des Monts. Les étoffes multicolores dont elle est vêtue mettent admirablement en valeur son teint foncé, ses cheveux et ses grands yeux noirs. Les passionnés de Corot se réjouiront de trouver ici la reproduction de *l'Atelier*. Ce pur chef-d'œuvre, qui ferait honneur au Louvre, reste néanmoins bien à sa place dans la collection de Madame Esnault-Pelterie. Il représente une femme en robe rose, un modèle sans doute, assise devant un chevalet avec une aisance charmante et un léger abandon. Une jeune fille accoudée, que sa grâce modeste rend délicieuse, et la *Femme à la rose*, achèvent de séduire les connaisseurs. Le même sentiment de tendresse ingénue, presque enfantine, mais profonde et intarissable, anime toutes ces figures. Velazquez peignit peut-être avec plus d'ampleur et de science, avec des procédés plus secrets et plus raffinés,



COROT. — ITALIENNE
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)



RICARD. — L'ENFANT AU BILBOQUET
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

mais non pas mieux. Il ne parvint pas, en tout cas, à rendre la vie avec plus d'intensité. Citons encore une *Baigneuse au repos*, puis deux paysages de France, *les Gorges de Franchard* et *la Scierie*. Ce dernier possède les mêmes qualités d'atmosphère, de justesse de valeur et de délicatesse de ton que l'admirable *Route d'Arras* de la collection Thomy-Thierry.

Les Millet sont moins imprévus, mais non moins beaux. Un berger, dont la haute silhouette se détache en noir sur le ciel, à la nuit tombante, et qu'environne son troupeau, se rapproche beaucoup, par le sentiment élevé de la nature et par la grandeur du style, de *l'Angelus*, et des autres tableaux célèbres où Millet sut si bien rendre la poésie mystérieuse et le solennel silence du crépuscule du soir dans les champs. Un pastel nous montre, dans une cour de ferme toute baignée de fraîche lumière matinale, une femme de la campagne en train de donner à manger à des oies et à des poussins qui accourent en foule. Resplendissante de vie et de santé sous ses habits rustiques, elle est assise sur ses talons, et pour répandre sur le sol les graines qu'elle vient de puiser dans son tablier relevé, elle étend le bras dans toute la longueur, avec un geste simple et naturel d'une majestueuse et primitive beauté. Dans le fond, par une porte à claire-voie grande ouverte, on aperçoit un verger rempli d'arbres en fleurs, où tra-



COROT. — L'ATELIER
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

vaille un paysan. Cette œuvre semble vivifiée, embaumée par le souffle du printemps. C'est devant elle que Puvis de Chavannes dit un jour, faisant allusion à la détresse douloureuse de la vie de Millet : « Quand on arrive à aimer la nature à ce point, on ne peut pas être malheureux. » Un second pastel, *les Premiers Pas*, est bien connu. Tout le monde, en effet, se souvient d'avoir admiré, dans différentes expositions, ce paysan qui, dans un mouvement d'une émouvante réalité, se baisse et étend les bras vers un tout jeune enfant qu'une femme appuie contre elle pour le maintenir debout. Un troisième représente des petits Amours nus jouant sur la lisière d'une forêt avec cette grâce et cette souplesse d'allure, ce charme exquis du corps entier que l'on ne trouve d'ordinaire que dans l'art antique.

Théodore Rousseau n'est représenté que par un seul paysage, une *Ferme du Berry*, qu'ombragent des arbres touffus, petit tableau d'une exécution à la fois minutieuse et puissante.



H. DAUMIER. — CHANTEURS DES RUES
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

Parmi ces maîtres illustres, Daumier tient hautement sa place. Il appartient, en effet, à la même famille et mérite d'être considéré non seulement comme un dessinateur de génie, mais aussi comme un grand peintre. Il y a quelques années, lorsqu'il n'était pas encore apprécié à sa juste valeur, Madame Esnault-Pelterie, qui l'admirait et le comprenait, eut tout le loisir de faire un choix dans son œuvre. Elle rassembla ainsi cinq aquarelles et neuf peintures à l'huile de premier ordre. Un simple lavis blanc et noir, *Chasseurs se chauffant au coin du feu*, qui seul éclaire la pièce où ils se trouvent, rend à merveille l'éclat des flammes et les larges et mouvantes taches lumineuses qu'elles répandent sur les objets d'alentour. Les autres aquarelles, *Après l'Audience*, *la Parade*, *Cause criminelle*, etc., etc., font passer devant nos yeux des saltimbanques, des avocats donnant de mystérieux conseils à d'effroyables bandits leurs clients ou discutant entre eux, avec des mines importantes, dans les couloirs du Palais de Justice. Tous ces personnages, campés avec une vigueur et une sûreté incomparables en quelques traits audacieux et décisifs, et puissam-



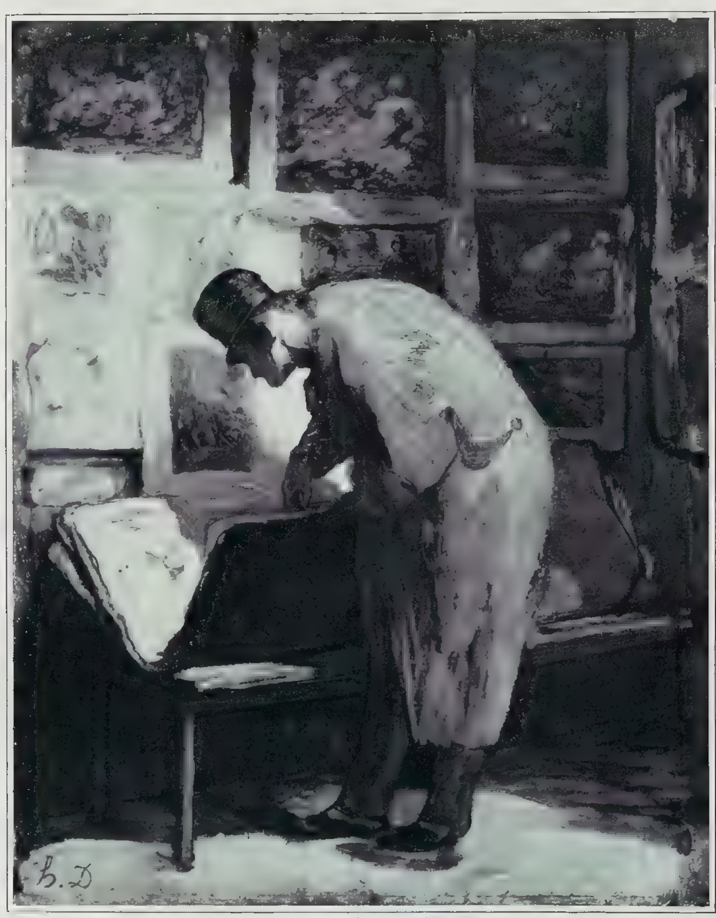
JONGKIND. — VIEILLE PORTE D'ENTRÉE A ROTTERDAM (aquarelle)
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)



COROT. — LA SCIERIE (TROISSEREUX, PRÈS BEAUVAIS)
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

ment modelés par de rudes oppositions d'ombre et de lumière, ont des mouvements si violents et si expressifs, des physionomies si vivantes et si marquées, qu'ils donnent l'illusion d'appartenir à une race peut-être plus laide, mais sûrement plus énergique et ardente que celle du commun des hommes. L'exagération caricaturale devient chez Daumier une manière de grand style. Aux attitudes les plus vulgaires ou les plus platement ridicules, il parvient à donner un caractère grandiose, intense et tragique. Les mêmes dons supérieurs se retrouvent dans les tableaux. Enlevés également avec une verve géniale, leur puissance d'expression est si saisissante que, la plupart du temps, on ne pense pas à admirer autre chose en eux. Du *Malade imaginaire*, des *Joueurs de dames*, des *Types de l'Ancienne Comédie*, des *Buveurs*, par exemple, les gestes seuls restent dans le souvenir. Les *Fugitifs* impressionnent principalement par la lutte désespérée de tout leur corps contre le vent qui ralentit leur marche et fait flotter leurs vêtements. Dans *l'Amateur d'estampes*, toutefois, le dessin plus calme permet de savourer la peinture elle-même, l'harmonie d'ensemble d'un gris si chaud, la belle qualité de la matière.

A côté de ces artistes plus ou moins bien compris, mais déjà célèbres et qu'on n'ose plus discuter, il en existe d'autres que leur grand talent n'empêche pas d'être peu connus ou méprisés. Ce sont surtout ces derniers que Madame Esnault-Pelterie a le mérite d'avoir contribué à découvrir ou à remettre en honneur. Sans doute ne répare-t-elle pas toutes les injustices du sort. Tel, du reste, n'était pas son but. Mais en suivant son inclination naturelle et sans sortir des limites de son goût particulier, elle rassembla toujours ce qu'il y avait de meilleur. Aucune médiocrité douteuse ne dépare donc sa collection, où, comme on l'a dit spirituellement, on chercherait en vain une faute d'orthographe. Parmi les peintres qu'elle a distingués et jugés dignes d'être groupés autour de ceux que nous venons de nommer, nous placerons en première ligne Johann Barthold Jongkind, qui, Hollandais de naissance, mais grand admirateur de Corot et de Delacroix, élève d'Isabey et précurseur des impressionnistes, occupe une place trop importante dans l'histoire de notre peinture au XIXe siècle pour ne pas être considéré comme Français. Sans rien oublier des leçons des vieux maîtres de son pays, il s'efforça, au moyen de touches moins unies et plus morcelées, d'envelopper ses paysages d'une atmosphère plus vibrante, plus mouvementée que celle que l'on avait coutume de voir dans les tableaux anciens. Il ouvrit ainsi la voie aux innombrables imitateurs que l'on sait. Chez lui, toutefois, les plus audacieux effets de lumière ne cessent jamais d'être soutenus par un dessin ample et précis dont ses aquarelles, dans leur simplicité, permettent d'apprécier la puissance. Celles-ci, il est vrai, n'offrent d'abord aux regards qu'un amas confus de traits grossiers et de taches indécises. Elles sont néanmoins si bien établies,



H. DAUMIER. — L'AMATEUR D'ESTAMPES
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)



TH. ROUSSEAU. — LA FERME ENSOLEILLÉE
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

si admirablement mises en place, d'une si grande justesse et en même temps d'une si haute interprétation, qu'un œil exercé ne tarde pas à se rendre compte qu'elles furent faites par un maître sûr de lui-même et capable, après de longues années de travail, de se permettre avec succès toutes les libertés. Madame Esnault-Pelterie en possède

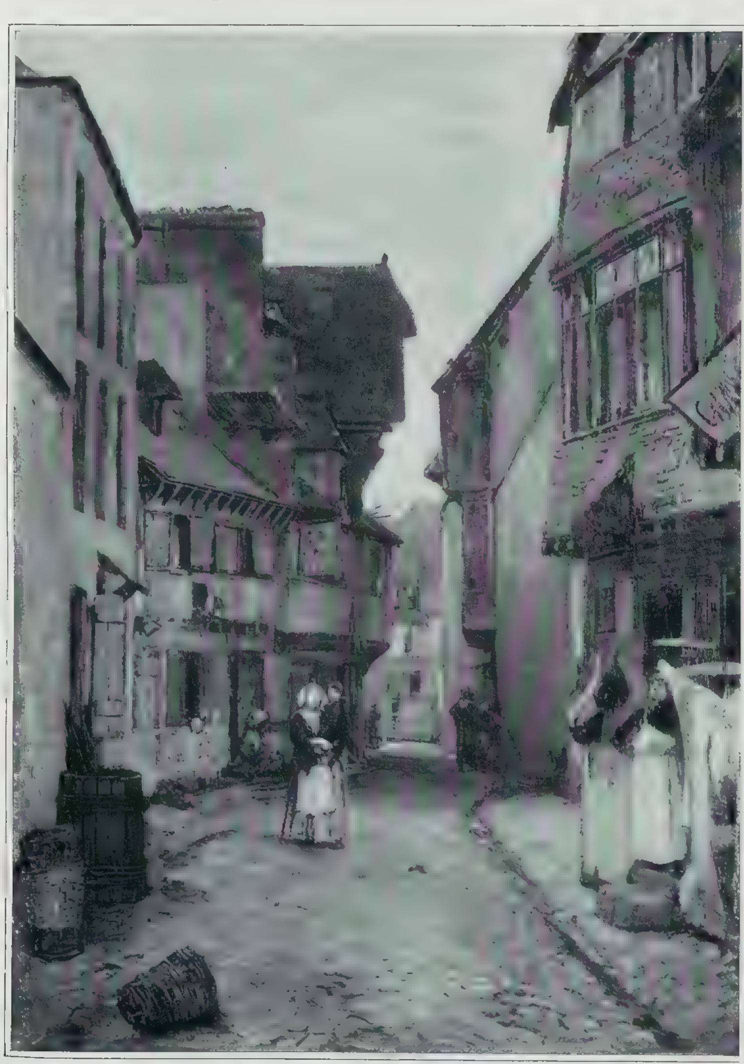


H. DAUMIER. — UNE CAUSE CRIMINELLE (aquarelle)
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

plusieurs où quelques coups de crayon et de pinceau suffisent à rendre l'immensité triste d'une plaine de Hollande que traverse un interminable canal et que recouvre le ciel infini, les innombrables reflets des maisons, des arbres, des voiles et des mâts sur la nappe claire des eaux tranquilles. La plus importante, *l'Entrée du vieux port à Rotterdam,* est admirable de limpidité et de fraîcheur. Les peintures ne sont pas moins heureusement choisies. Le *Quai des Célestins* et un *Effet de neige* d'un gris bleu admirable annoncent déjà Claude Monet, tandis qu'un *Clair de lune derrière des nuages* rappelle encore Van der Neer. L'influence d'Isabey reste très sensible dans une *Rue de Village à Landerneau*, œuvre plus ancienne.

Viennent ensuite deux élèves de Corot : Lépine et Chintreuil. Les vues de Paris du premier enchantent par la délicieuse et tendre lumière qui les enveloppe, par la justesse des valeurs, par la précision intelligente et fine de l'architecture. Personne n'a su mieux rendre l'atmosphère de notre ville, la forme et l'âme de ses monuments, les ciels changeants et nuancés qui flottent au-dessus des quais de la Seine. Le *Pont de Solférino* est un chef-d'œuvre que Corot aurait pu signer. Les autres tableaux : rues de Paris grouillantes de voitures et de passants ou ruelles désertes et tristes de Montmartre, s'éclairent de ces gris argentés et doucement lumineux bien connus des Parisiens.

Les ciels orangés de Chintreuil, sur lesquels se détachent en noir d'élégantes silhouettes d'arbres, son *Effet de matin,* où le soleil, noyé de brume, ne répand sur les prairies qu'une pâle clarté, son *Sentier sous bois* à la nuit tombante, avec la lueur du couchant flamboyante à travers les branches, sa célèbre *Rigole d'Igny*, remplie d'arbres en fleurs et toute frémissante de sève printanière, séduisent par leur délicatesse et leur exquise distinction. Non loin de là, des aquarelles resplendissent de toutes les somptueuses gammes de tons particulières aux soleils couchants de la région lyonnaise. Elles sont de Ravier (1814-1895), coloriste puissant et subtil, à peine connu du public malgré l'évidence de son talent, et que des articles de MM. Thiollier et Alphonse Germain signalèrent, sans grand succès, à l'attention des amateurs, il y a quelques années.



JONGKIND. — RUE DE VILLAGE A LANDERNEAU
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)



CHINTREUIL. — LA RIGOLE D'IGNY
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

Un peintre comme Cals, timide, résigné, et que la discrétion de son art destine à passer inaperçu, avait sa place marquée d'avance dans une des rares collections qui n'aient pas été faites par désir de paraître, mais pour la seule joie des yeux et de l'esprit. Ses intérieurs pauvres, qu'éclaire un jour d'un gris pâle, les cours baignées d'ombre de ses maisons normandes, ses nus délicats, émeuvent par la tendresse très pure, bien qu'un peu douloureuse, dont ils sont



JONGKIND. — LE QUAI DES CÉLESTINS
(Collection de Mme Esnault-Pelterie

comme imprégnés. Ce noble artiste, que brisèrent de cruels chagrins, ne laissait pas toutefois de puiser sans cesse de nouvelles forces dans son amour, en quelque sorte religieux, de la nature. Aussi ne retrouve-t-on aucune trace de mélancolie dans ses paysages, surtout dans ceux des environs de Honfleur, où la lumière de nacre, les verts humides et brillants des arbres et des prairies de cette contrée sont rendus avec une harmonieuse justesse.

Tassaert, si injustement méconnu et si pauvrement critiqué pour ses sujets d'un sentimentalisme démodé, approche bien près des grands maîtres. Des deux petits tableaux de lui qu'a su choisir Madame Esnault-Pelterie, l'un, *la Liseuse endormie*, rappelle en effet Jan Vermeer de Delft par la chaleur du ton, l'enveloppe, l'équilibre parfait de l'ensemble et la grâce familière tandis que l'autre, une femme nue assise sur quelques linges épars sur le sol, fait songer à Rubens par la fraîcheur argentée des chairs savoureuses comme un beau fruit.

Une petite fille en train de coudre suffirait à classer Bonvin parmi les bons peintres de saine tradition française et bourgeoise.



FANTIN-LATOUR. — LA BRODEUSE
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

Des œuvres variées de Fantin-Latour permettent d'admirer en détail sa facture qu'une consciencieuse méthode et qu'une sévère uniformité n'empêchèrent jamais de rester vivante. Dans les compositions inspirées par la musique de Richard Wagner, comme *l'Or du Rhin,* par exemple, elle excelle à donner aux beaux corps voluptueux ainsi qu'à l'atmosphère lumineuse qui les enveloppe, la plus ondoyante souplesse. Sa correction rigoureuse ne nuit pas à la pénétrante douceur d'une belle et grande figure de femme penchée sur un métier à broder, ni à la richesse d'une nature morte digne de Chardin, où les teintes veloutées des raisins, des pêches et des fleurs s'harmonisent splendidement avec la blancheur éclatante de la nappe et des assiettes. Enfin, même lorsqu'il s'agit de copier les maîtres, elle parvient également à rendre, avec toutes les nuances nécessaires, l'aspect des originaux. La copie des mains d'un personnage des *Noces de Cana* de Véronèse et celle de la *Bellone* de Rubens, bien qu'exécutées l'une et l'autre toujours selon les mêmes procédés, offrent cependant aux yeux les séductions diverses de la peinture vénitienne et flamande.

Un paysage de Georges Michel (1763-1843), *la Butte des Moulins, à Montmartre*, par ses allures d'ébauche rapidement enlevée, par le mouvement tumultueux de ses beaux nuages gris, donne l'illusion d'appartenir à la période romantique, quoique sa date soit bien plus ancienne. On peut voir au Louvre deux tableaux de ce peintre qui, pendant longtemps, resta tout à fait ignoré.

L'un, *Intérieur de Forêt,* où se retrouve l'influence lointaine de Ruysdaël, annonce déjà néanmoins Théodore Rousseau et les plus hardis paysagistes de la seconde moitié du XIXe siècle.

Madame Esnault-Pelterie aime trop la bonne et saine peinture pour ne pas avoir depuis longtemps des Courbet, aujourd'hui moins appréciés qu'ils ne le méritent. Elle en possède donc cinq, d'une belle et riche matière, un Effet de neige, divers paysages, et une Vague plus souple, moins lourde que celle du Louvre et très différente de forme. La même sûreté de goût et la même indépendance d'esprit étaient nécessaires pour comprendre un autre peintre de race, Gustave Colin, dont on s'obstine à ne pas vouloir reconnaître les dons magnifiques. Personne cependant n'a su mieux rendre l'éternelle beauté, si profondément sentie par les anciens, de la mer et des montagnes. Vivant une partie de l'année au pays basque, Gustave Colin en a fixé dans ses œuvres, avec une incomparable noblesse



G. COURBET. — ENVIRONS D'ORNANS
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

de style, les fonds grandioses où s'étagent les masses majestueuses des Pyrénées, la lumière splendide qui donne à l'abondante végétation de si chaudes couleurs, la liberté d'attitude et l'élégance native des habitants, à qui leurs mœurs traditionnelles, leur langue incorruptible et leur éloignement des grands centres ont conservé du caractère. Un de ses tableaux, que Madame Esnault-Pelterie a tenu à placer bien en vue et qui représente des sardinières travaillant dans l'ombre claire et fraîche d'un hangar, se rattache, quoique très moderne d'inspiration, à ce que l'École espagnole produisit de meilleur. Un autre resplendit de lumière et de jeunesse. On y voit des cascarottes (sorte de bohémiennes), portant sur leurs têtes des paniers remplis de poissons, courir nu-pieds en plein soleil, avec une agilité et une souplesse merveilleuses, au bord des falaises, le long de la mer toute bleue.

Signalons encore, d'Edme Saint-Marcel, des paysages de forêt d'une exécution serrée, mais d'une couleur un peu

froide, et deux ou trois de ces dessins, puissamment construits, de lions et de tigres, que leur vigueur et leurs simplifications audacieuses firent passer longtemps pour des Delacroix; d'un peintre encore trop peu connu, Dufeu, des aquarelles solidement établies, comme celles de Jongkind, par quelques traits décisifs et quelques taches harmonieusement placées, et des peintures où, dans l'atmosphère d'or des couchants, apparaissent, moitié réelles, moitié imaginaires, des villes orientales aux rues remplies d'une foule bariolée; de Gustave Moreau, des aquarelles symboliques et un tableau aux tons sourds et chauds de vieil émail. Puis, de Ricard, un magnifique portrait d'homme à barbe rousse, peint comme un Tintoret, et une ravissante tête d'enfant, toute blonde; de Puvis de Chavannes, un dessin à la sanguine, *les Baigneuses;* d'Eugène Lami, *Une Soirée chez le duc d'Orléans*, exquise et fine aquarelle où l'enveloppante et douce lumière des lampes et des bougies fait briller délicatement la nacre des belles épaules nues; de Forain, une délicieuse peinture représentant, étendue sur un canapé rouge sombre, une femme en robe de soie noire décolletée; des aquarelles de Gavarni; un *Intérieur d'église*, par Hervier; une *Basse-Cour* d'un méconnu de grand talent, Philippe Rousseau, et enfin, égarée au milieu de toutes ces œuvres françaises, une séduisante et fraîche figure de femme par Lawrence.



PUVIS DE CHAVANNES. — BAIGNEUSES (Sanguine)
(Collection de Mme Esnault-Pelterie)

* * *

Il est fâcheux pour notre culture que des collections comme celle-ci, formées dans le seul but de procurer à l'esprit les plaisirs les plus nobles et les plus élevés, et non par spéculation ou par snobisme, tendent à devenir de plus en plus rares. Elles rendent, en effet, service aux artistes, même aux plus illustres, en les faisant mieux connaître. Elles affinent, épurent et élargissent le goût, sinon du public, du moins de ceux qui ont la prétention de faire autorité. Elles aident à reviser bien des faux jugements, à ruiner bien des préjugés et à montrer l'injustice odieuse de certains partis pris. Elles réjouissent enfin les véritables connaisseurs, heureux d'y trouver de belles choses, non pas rangées avec pédantisme, suivant un vague ordre chronologique comme dans les musées, mais groupées dans un harmonieux ensemble par une âme vivante que guide un sûr instinct.

LOUIS ROUART.



J.-M. NATTIER. — LE DUC DE CHAULNES EN HERCULE
(Collection de M. le Baron de Schlichting)

LES ARTS

N° 50 PARIS — LONDRES — BERLIN — NEW-YORK Février 1906



TITIEN. — ANDREA DORIA
(Collection de M. le baron de Schlichting)



Collection de M. le baron de Schlichting [1]



L'ANNÉE 1905 aura été particulièrement heureuse pour la collection de M. le baron de Schlichting, qui se sera augmentée, particulièrement la galerie de tableaux, dans des proportions tout à fait remarquables, surtout si l'on songe aux richesses qu'elle renfermait déjà, et qui rendaient son heureux possesseur d'autant plus difficile pour la détermination de ses nouveaux achats.

L'école vénitienne, déjà représentée par une charmante madone de Cima da Conegliano (reproduite dans *les Arts* 1903, nº 18, p, 1), et par un portrait de femme de Palma le Vieux, ne comptait encore ici aucun tableau de son plus illustre maître le Titien. Le portrait d'Andrea Doria, qui fit autrefois partie de la galerie de M. Moris Moore, est venu heureusement combler cette lacune. Le Titien, peintre de Charles-Quint, avait toutes facilités pour reproduire les traits de celui qui, mécontent de François Ier, dont il avait fait triompher les armes sur mer contre les flottes impériales, en 1524, se mit, quelque temps après, au service de Charles-Quint, auquel il sut ramener la victoire. Ce portrait nous le montre vieux, les cheveux rares, la barbe longue, touffue et blanche; sa longue existence sur mer a profondément accentué les traits du visage. Il porte toujours son armure d'acier bruni, sur laquelle est jeté un manteau sombre, armure très simple, non d'apparat, mais d'homme de combat qui apprécie plus la trempe de l'acier que les ornements vains dont on peut le décorer. Il tient de la main gauche son bâton de commandement, et, par une baie, apparaît, à droite, la mer et des navires, allusion à ses plus fameux exploits.

Quelques grands artistes du temps ont reproduit les traits d'Andrea Doria. Dans les appartements privés du palais Doria, à Rome, est conservé le fameux portrait du célèbre amiral par Sebastian del Piombo, exécuté en 1557, et qui est justement considéré comme une des œuvres capitales de ce peintre; un autre, au musée Brera, à Milan, par Bronzino, a été acquis dans ces dernières années. Le portrait du Titien est, sans doute, à en juger par le visage plus fatigué du modèle, postérieur à celui de Sebastian del Piombo; toutefois, ce dernier ayant été peint en 1557, et Andrea Doria étant mort en 1560, c'est entre ces deux dates qu'on en doit placer l'exécution. C'est une période assez triste de la vie du Titien, assombri par l'âge et par des inquiétudes domestiques; c'est l'époque où il exécuta la *Mise au Tombeau* du musée du Prado et le *Couronnement d'épines* du Salon Carré du Louvre (1559). La main du peintre — il avait alors quatre-vingt-cinq ans — ne conservait pas toujours la même assurance. Le portrait d'Andrea Doria, volontairement maintenu dans une gamme grise, un peu sourde, est exécuté sur un fond de glacis par des empâtements larges et solides; le visage a cette expression de tristesse, de désillusion qui avait tant frappé Montégut dans le portrait de Sebastian del Piombo du palais Doria. C'est l'image mélancolique d'un homme qui fut puissant, redouté et malheureux.

Les autres peintures récemment entrées chez M. le baron de Schlichting sont d'allure plus gaie: de la galerie de S. A. I. Madame la princesse Mathilde vient un portrait de femme de Verspronck, de la meilleure qualité (reproduit dans *les Arts*, 1904, nº 29, p. 6). Il nous présente une bonne bourgeoise hollandaise, au teint fleuri, en robe noire, les mains très naturellement croisées sur son ventre, mettant toute sa coquetterie dans la fine dentelle de son bonnet, de ses manchettes, surtout dans le développement accentué de sa large fraise tuyautée, rigide, superbe! Cette œuvre d'exécution souple et forte, de coloration tranquille et harmonieuse, est très caractéristique d'un maître intéressant et sympathique, qui a su profiter des leçons de son maître, Frans Hals, en conservant sa liberté et en développant ses qualités propres, et qui est, depuis quelques années, très recherché des amateurs.

M. le baron de Schlichting, qui possédait déjà de Frans Hals une œuvre magistrale: *Le Peintre ambulant* (reproduit dans *les Arts*, 1902, nº 6, p. 9), pourra tirer vanité des deux œuvres qu'il a su acquérir de ses deux plus intéressants élèves. Outre le portrait de Verspronck, acquis à la vente de S. A. I. Madame la princesse Mathilde, une *Joyeuse Partie*, de Judith Leyster, a pris place dans la galerie de la rue Cambon. Les œuvres de cette femme, qui épousa, en 1633, le peintre Molenær, ont été très fréquemment confondues avec celles de son maître Frans Hals, dont elle imita la manière. M. Hofstede de Groot, dans le *Jahrbuch der Koniglich Preussischen Kunst Sammlungen*, 1893, p. 190 et 232, a, le premier, appelé l'attention sur cette artiste, dont le nom était tombé dans l'oubli. Avec une attribution à Frans Hals ce tableau, appartenant alors à Lord Beybroock, fut exposé à Londres, et personne ne songea à contester cette attribution. Rarement, il est vrai, l'élève ne s'est approchée aussi près du maître; on retrouve ici la trace de ses principales qualités: exécution souple et précise, attitudes vraies et libres, gaieté un peu tapageuse et débraillée, mais franche et saine, colorations vives et joyeuses. Cette peinture servit de point de départ pour reconstituer une partie de l'œuvre de Judith Leyster avec l'*Offre refusée*,

(1) Voir *les Arts*, nos 6, 18 et 30.



JUDITH LEYSTER. — LA JOYEUSE PARTIE
(Collection de M. le baron de Schlichting)

du musée de la Haye, qui porte le monogramme de l'artiste. Aujourd'hui encore, la plupart des peintures de Leyster, conservées dans les collections particulières, sont attribuées à Frans Hals.

De Harlem à Anvers, la route est courte, et combien pourtant diffèrent ces deux centres d'art, au début du xviie siècle, quand ils jetèrent tous deux leur plus vif éclat ; l'un se développant normalement, selon son caractère propre et ses traditions, l'autre constamment troublé par les souvenirs et les échos d'Italie ; là les peintres se bornent à représenter leurs contemporains et les scènes familiales ou turbulentes qu'ils avaient toujours sous les yeux ; ici ils vont chercher les sujets de leurs innombrables peintures dans les fables antiques ou les livres chrétiens, abordant tous les genres, essayant toutes les tentatives, visitant tous les pays, imitant tous les maîtres et donnant à l'école un essor prodigieux. Rubens est l'ouvrier génial de cette entreprise. Absent jusqu'ici de la galerie du baron de Schlichting, il y figure maintenant avec deux œuvres importantes et donnant justement chacune une idée bien différente de son incomparable virtuosité.

Voici d'abord le portrait de sa belle-sœur, Suzanne Fourment, représentée de profil dans un encadrement ovale, agrémenté de volutes et d'ornements divers qui sont bien le signe de cette imagination fertile et prodigue à l'excès. Cette peinture avait appartenu autrefois à la famille de Steers d'Anselaer, parents de Rubens, qui possédait également le *Chapeau de paille*, de la Galerie nationale de Londres. Ce dernier fut vendu à Sir Robert Peel, tandis que le portrait de Suzanne Fourment, décrit de Smith (t. II, p. 227, n° 806), devenait la propriété de Lord Grey. Le musée du Louvre possède également le portrait de cette jeune femme de face, n° 2114, catalogué par erreur comme portrait d'une dame de la famille Boonen. Quel contraste entre le portrait, sage, consciencieux, sans apprêt ni exaltation, de cette dame hollandaise que Verspronck nous représente saisie sur le vif, et le profil, certes très étudié et sans doute très ressemblant, mais agrémenté de draperies flottantes laissant la gorge découverte, de cheveux indociles ornés de perles, de cette femme, bonne bourgeoise aussi, probablement fort prosaïque, à qui la fantaisie du peintre donne des allures de déesse enrubannée ! Les tonalités sombres du fond, et grises de l'entourage, légèrement frottées, contribuent à faire ressortir l'éclat nacré des carnations ; c'est peint de verve et avec complaisance dans des coulées de pâtes savoureuses, mises du coup, sans retour, ce qui devait assurer pour longtemps la conservation parfaite de leur fraîcheur primitive. C'est là l'œuvre d'un peintre qui se complaît à triturer des pâtes et à les utiliser comme moyens d'expression. Rubens n'a guère vu dans le portrait que le côté extérieur, coloré et décoratif; il semble ne s'être jamais beaucoup soucié de nous faire connaître l'âme de ses modèles.

Aussi bien est-il plutôt décorateur que psychologue ; c'est à ce titre surtout que sa gloire est impérissable, et son second tableau dans la collection de Schlichting nous le montre traitant un sujet qui convenait admirablement à son talent. Ce *Festin des dieux* dans une grotte tout ornée de coquillages, de fleurs et d'oiseaux, d'une tonalité bleutée des plus agréables, est une admirable invention pour grouper, dans des attitudes diverses et gracieuses, un certain nombre de nudités aux chairs éclatantes. Cet important tableau, où les détails des fleurs, des verdures, des coquillages et des oiseaux, ont été exécutés par Jean Breughel de Velours, d'un charme de coloris si délicat et si rare, nous montre Rubens s'astreignant à peindre sagement, patiemment, des petites figures, à l'époque même où il décorait le Luxembourg pour Marie de Médicis, en se servant du même procédé de collaboration, en utilisant les mêmes modèles. On retrouve ici quelques-unes des figures allégoriques qui escortent ou servent la reine dans la magnifique galerie que le peintre a consacrée à sa gloire. Ce sont, à gauche, les naïades et le triton du *Débarquement de la Reine;* ce sont, au centre, les diverses divinités de la grande toile représentant l'Olympe. Le tableau provient de la galerie de la marquise Medici, et se trouvait en 1876 dans la galerie du prince Ottaiano au palais Miranda à Naples (1).

C'est sur une vision charmante que nous terminerons cette rapide causerie, vision du maître le plus recherché peut-être aujourd'hui, de celui dont chaque œuvre est un sourire, un poème charmant, une vision de rêve. *Le Songe d'amour* est une des compositions les plus heureuses de Fragonard ; il fut estimé à sa valeur dès le xviiie siècle, et Regnault le grava en pendant de la *Fontaine d'amour* du musée Wallace. Toute l'œuvre de Fragonard n'est-elle pas comme un songe lumineux et varié, aux compositions changeantes, aux figures rieuses et ondulantes, aux éclats de lumière imprévus ; n'est-ce pas un monde nouveau, une nature inconnue, qu'il nous fait apparaître dans ses œuvres ? Ici, la vision gracieuse qui occupe toute une partie du tableau, floconneuse et claire, contraste avec la précision et la rudesse des accessoires qui entourent le beau guerrier endormi. « Sur un lit antique, un jeune guerrier sommeille, accoudé, une main à la joue, un pied glissé à terre, dans une pose de paix virgilienne. Près de lui, sur les marches d'ombre, à côté de son casque et de son bouclier, un Amour dort, la tête plongée dans les bras, le glaive du dormeur entre ses petites jambes ; puis ce sont des chiens et un autre Amour dont on voit le dos, sur lequel glisse un cornet de chasse. De là, de ce sommeil et de cette nuit, se dresse comme une échelle de Jacob d'Amours portant et soulevant l'assomption d'une Vénus. C'est une lumière où semblent mourir toutes les fleurs que sèment les Cupidons, où paraissent brûler toutes les flammes que secouent leurs torches. La Vénus souriante et blanche de la gaze chiffonnée autour d'elle, les chairs d'enfants des petits dieux, les nuages colorés comme du feu des trépieds, tout avance, suspendu dans une fumée radieuse... De ces beaux songes, l'imagination de Fragonard s'élève à de miraculeuses visions, à des tableaux de ravissement et de suavité brûlante, à une sorte d'éclair. » Ce beau tableau, qui représente si bien, dans ce qu'il a de plus délicat et de plus subtil, l'art de Fragonard, se trouvera, chez M. le baron de Schlichting, dans un cadre digne de lui, auprès de tableaux de Greuze et de Prud'hon, de gouaches de Hall et de Lawrince, auprès des admirables vitrines de boîtes, qui se sont augmentées récemment d'une précieuse bonbonnière en or ciselé, décorée de personnages émaillés en relief, signée Sageret, non loin d'admirables meubles de Riesener, de Thomire, sur lesquels une pendule en bronze doré et en marbre blanc, décorée de bas-reliefs et de groupes représentant l'éducation de l'amour dans le goût de Clodion, a depuis peu pris place, non loin aussi de cette belle statue de Mercure par Pajou, d'une beauté si puissante et si calme, que nous reproduisons ici et qui provient, dit-on, des jardins du Luxembourg, d'où elle fut enlevée pendant la Révolution. Aussi M. le baron de Schlichting semble-t-il manifester une prédilection particulière et très justifiée pour ce *Songe d'amour* de Fragonard, en qui se synthétise toute la grâce charmante du maître le plus fantaisiste du xviiie siècle, de ce siècle si séduisant et si varié, et dont on peut apprécier ici, dans tous les genres, les plus heureuses inventions.

JEAN GUIFFREY.

(1) Décrit par Max Rooses. (*L'Œuvre de P.-P. Rubens*, Anvers 1890, t. III, p. 156.)



P.-P. RUBENS. — LE FESTIN DES DIEUX

(Collection de M. le baron de Schlichting)



A. PAJOU. — MERCURE
(Collection de M. le baron de Schlichting)



P.-P. RUBENS. — SUZANNE FOURMENT
(Collection de M. le baron de Schlichting)



J.-H. FRAGONARD. — LE SONGE D'AMOUR
(Collection de M. le baron de Schlichting)



F. BOUCHER. — LA MARQUISE DE POMPADOUR
(Collection de M. le Baron de Schlichting)

LES ARTS

N° 37 — PARIS — LONDRES — BERLIN — NEW-YORK — Janvier 1905



Cliché Braun Clément & Cie

REMBRANDT VAN RYN. — PORTRAIT DE CLAES BERCHEM

(Collection du duc de Westminster)



Cliché Braun, Clément & Cie

CLAUDE GELLÉE, DIT CLAUDE LORRAIN. — L'ADORATION DU VEAU D'OR
(Collection du duc de Westminster)

LA COLLECTION DU DUC DE WESTMINSTER

A GROSVENOR HOUSE

NE ancienne collection de tableaux, comme une ville ancienne, présente sa physionomie — une physionomie complexe. De même qu'un visage humain est un document sur lequel est tracée l'histoire des vicissitudes qu'ont traversées des générations d'ancêtres inconnus, une importante collection est une anthologie des sentiments esthétiques ou prétendus tels, des préférences et des goûts de ses propriétaires successifs. Comme un être humain aussi, une pareille collection a ses qualités dominantes, ses vertus et ses défauts. En outre, si certaines collections sont, si l'on peut ainsi parler, des Pic de la Mirandole et excellent en tout, d'autres ont, en même temps que des faiblesses, des mérites très prononcés. C'est à cette seconde catégorie qu'appartient la collection du duc de Westminster. De grandes écoles et de grandes périodes d'art n'y sont pas représentées par un seul chef-d'œuvre. On ne trouve, à Grosvenor House, aucune toile importante des écoles italiennes des XVe et XVIe siècles, aucun exemple des paysagistes français du XIXe siècle, aucun de l'école de Norwich ni des périodes comprenant la grande époque de l'art continental des préraphaélites anglais. Deux époques de l'art y sont seules représentées par des œuvres de premier ordre. Mais, heureusement, ces deux périodes sont l'une, la plus grande de l'art continental, l'autre comme la plus grande de l'art anglais. La première va de 1600 à 1660 ; c'est celle de Rembrandt et de Velasquez, celle de Rubens et de Van Dyck, celle des Poussin et de Claude. La seconde s'étend de 1770 à 1790 ; c'est celle de Reynolds, de Gainsborough, de Romney.

On trouve, à Grosvenor House, des œuvres de toutes les époques principales de Rubens. Dans *Pausias et Glycère*, nous avons un tableau de sa première manière, une œuvre à laquelle a probablement collaboré Breughel. Elle représente le peintre lui-même en amoureux, et elle a un air de famille avec le portrait de Rubens et d'Isabelle Brant, qui est à Munich (no 1050). Les fleurs jaillissent devant l'artiste et sa fiancée. Glycère tient une guirlande de fleurs à la main. C'est un tableau printanier, peint au printemps de la vie du maître.

A la première partie de la période moyenne de Rubens appartient *Agar renvoyée par Abraham et Sarah*, tableau qui ressemble beaucoup à une toile représentant le même sujet, qui se trouve au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Dans ce tableau, comme dans d'autres de la même catégorie, Rubens nous apparaît comme un des chefs d'une nouvelle renaissance, d'un mouvement qui atteignit à sa plus parfaite expression dans les œuvres religieuses de Rembrandt. De même que Giotto, trois siècles auparavant, avait osé rompre avec les conventions artistiques et peindre une mère et un enfant au lieu d'un simple symbole, de même aussi les grands maîtres du XVIIe siècle ont osé donner à des scènes de l'histoire religieuse un caractère humain et émouvant. Rubens, comme il l'a dit lui-même, a voulu choisir « un sujet qui ne fût ni sacré ni profane », et il a exprimé des sentiments humains, parce que c'est à des sentiments humains qu'il faisait appel. « Je l'ai peint sur bois, ajouta-t-il, parce que les petits tableaux réussissent mieux sur un panneau que sur la toile (1). »

(1) MAX ROOSES. — *Rubens*, Paris et Amsterdam, 1903, p. 270-277

Enfin, on trouve, dans cette collection, trois des tableaux peints d'après les dessins originaux faits pour une série de tapisseries commandées, en 1625, par l'archiduchesse Isabelle, pour un couvent de Madrid. Ce sont : *Abraham offrant le pain et le vin à Melchissédec, les Israélites recueillant la manne dans le désert* et *les Quatre Évangélistes.* Un quatrième tableau, appartenant à cette même série, *les Pères de l'Église,* est à Eaton Hall, le château du duc de Westminster, près de Chester. Ces tableaux, exécutés par les élèves de Rubens, ont été retouchés par le maître. Dans ces œuvres, la puissante virilité de Rubens tourne à l'expression animale. *Les Israélites recueillant la manne* est une toile qui nous présente un débordement de chairs rougeâtres pareil à celui qu'offre l'étal d'un boucher de Smithfield aux approches de Noël. Et ce n'est que de la chair, de la chair sans os. Les héros de Rubens, d'ailleurs, n'ont ni âme ni charpente. En revanche, ils ont plus que leur part de chair. Ces immenses compositions sont grossières, vulgaires, bruyantes et magnifiques. Elles sont l'œuvre d'un barbare de génie, passé maître dans la technique de la peinture à l'huile, qui sut communiquer à ses élèves, aussi longtemps que ceux-ci restaient avec lui, quelque chose de sa merveilleuse maîtrise dans l'emploi des matériaux du peintre.



Cliché Braun, Clément & Cie.

CLAUDE GELLÉE, DIT CLAUDE LORRAIN. — PAYSAGE AVEC LE REPOS EN ÉGYPTE

(Collection du duc de Westminster)

Comme contraste étrange avec ces œuvres, on voit, dans la galerie voisine, le *Portrait de don Baltasar Carlos.* Au lieu de barbares peints par des barbares, voici le portrait d'un gentilhomme peint par un gentilhomme. Un critique aussi autorisé que M. de Beruete attribue ce portrait à Mazo, tout en reconnaissant ses belles qualités. Je n'en reste pas moins convaincu que les principaux personnages de ce tableau sont de Velasquez lui-même. Non seulement ils ont toutes les particularités de style du maître, — particularités qui, je l'accorde, peuvent, dans une certaine mesure, être imitées, — mais ils ont aussi ce qui est inimitable : la qualité du grand maître. Le fond et certains des personnages secondaires sont évidemment l'œuvre d'un élève et peuvent être de Mazo.

Un autre des géants de l'art du XVIe siècle, Rembrandt,

est mieux représenté que Velasquez. On ne compte pas moins, sur les murs de Grosvenor House, de six toiles pouvant lui être attribuées, mais trois seulement sont incontestablement de sa main. De ces dernières, la plus belle est *la Salutation*, peinte en 1640, l'année où naquit la seconde Cornélia de Rembrandt, l'année qui précéda celle où Titus vit le jour. L'artiste y a déployé sa merveilleuse faculté de concevoir et d'exprimer d'une façon nouvelle et originale un sujet biblique. Quelle sincérité de sentiment! Comme l'artiste sait nous faire partager les craintes de la mère, les inquiétudes du père, qui, avec une lente, pénible et sénile hâte, descend les marches, la main appuyée sur l'épaule d'un enfant! Avec quelle habileté Rembrandt a su rendre la douceur, le calme, la modeste confiance de Marie! Et que cette saine jeune femme diffère de la mélancolique, lymphatique et sentimentale madone de ce décadent typique, Sandro Botticelli!

Non moins caractéristiques sont les portraits présumés

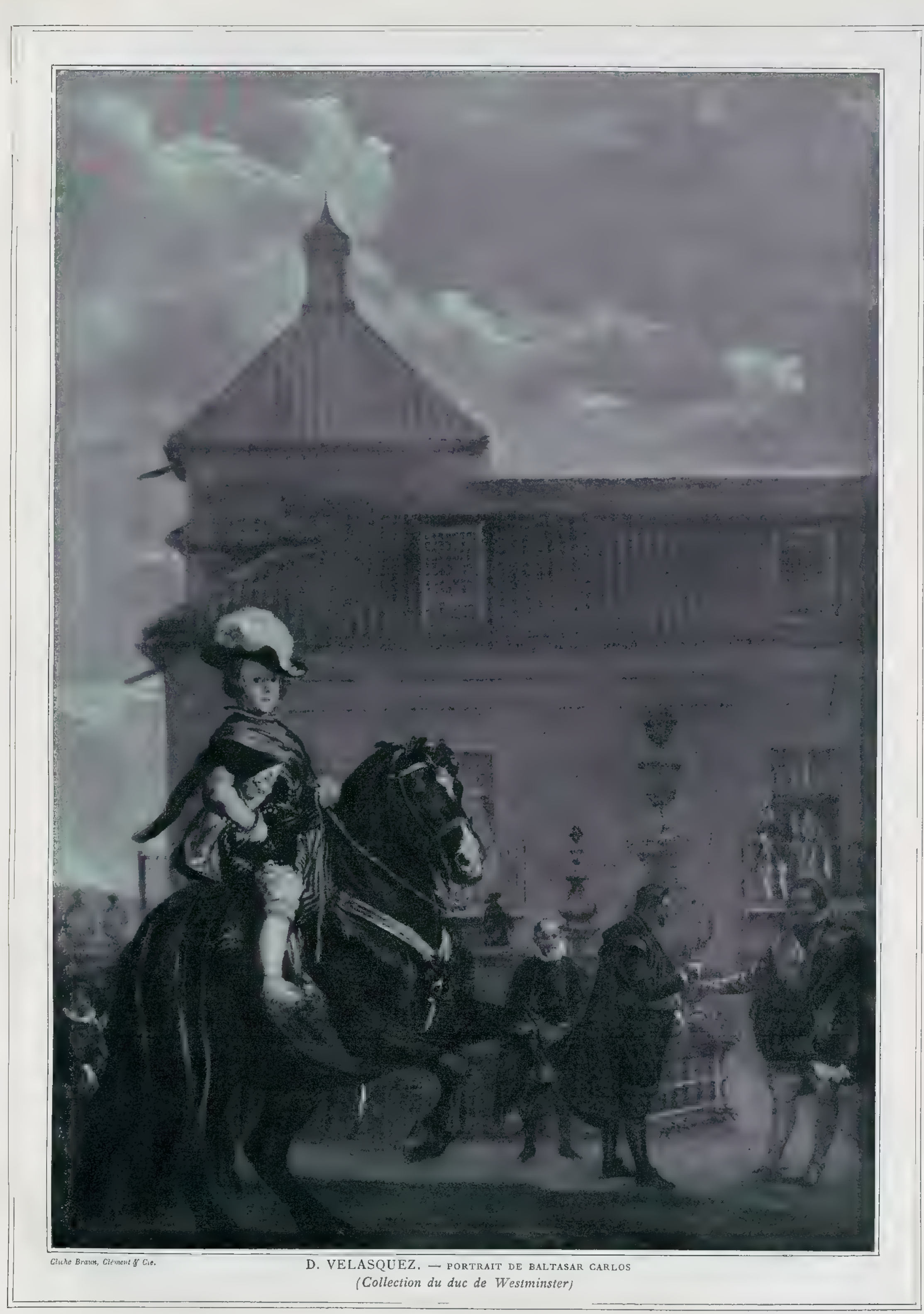


Cliché Braun, Clément & Cie

A. VAN DYCK. — PORTRAIT DE VAN DYCK, DIT AU TOURNESOL
(Collection du duc de Westminster)

de Claes Berchem et de sa femme. Dans ces tableaux, la technique est en harmonie avec la nature du sujet. Le portrait de la femme nous montre une honnête et simple ménagère bourgeoise. Il est exécuté avec le soin et le fini les plus extrêmes dont Rembrandt soit capable. Le portrait de l'homme, peint plus rapidement, est d'un faire moins serré. C'est un des plus brillants portraits de Rembrandt. Entre le chapeau noir à larges ailes et le col blanc, il y a une physionomie sur laquelle de fortes et profondes émotions ont laissé des traces. Comme tous les tableaux de Rembrandt, il respire la vie. Dans le nombre infini des traits et des tons, Rembrandt choisissait ceux-là seuls qui pouvaient lui servir à traduire une impression, non pas seulement de l'homme extérieur, mais de l'âme, de l'intelligence, de la personnalité tout entière du modèle.

La peinture française de cette époque est bien représentée à Grosvenor House, où se trouvent des œuvres attribuées à Claude Lorrain et quelques tableaux qui portent les



Cliché Braun, Clément & Cie.

D. VELASQUEZ. — PORTRAIT DE BALTASAR CARLOS

(Collection du duc de Westminster)

noms de Gaspard et de Nicolas Poussin. Parmi les Claude sont *l'Adoration du Veau d'or* (nº 13), *Grandeur de l'Empire romain* (nº 15), *Décadence de l'Empire romain* (nº 63), *Danse villageoise* (nº 16), et deux beaux paysages de l'année 1651, qui avaient fait partie de la collection Blondel de Gagny. Ce sont bien des œuvres du maître par excellence du paysage classique, de l'artiste qui, le premier, a su représenter un coucher de soleil. En matière d'art, il n'y a pas de génération spontanée, et Claude lui-même devait beaucoup à ses prédécesseurs immédiats dans l'art du paysage : Annibal Carrache et le Dominiquin. On trouve, dans cette collection, la preuve directe de ce que Claude devait à ce dernier, car un beau paysage de Zampieri orne le salon d'attente de Grosvenor House. Claude est néanmoins un des artistes qui ont le plus créé. Il n'a pas seulement fait vivre quelques types; comme Simon Martini et Michel-Ange, il a inventé tout un monde à lui, un monde où il n'y a ni douleur ni besoin, ni labeur ni orage. Le soleil y luit dans un ciel serein. Une atmosphère douce inonde le paysage. Sur les bords de larges et calmes cours d'eau s'élèvent des temples de marbre. D'heureux bergers, sous les ramures, y chantent leurs amours, et des paysans dansent sur le gazon vert. Ce monde idéal, l'art magique de Claude sait lui donner la réalité. Nous sommes transportés loin du ciel gris de Londres, cette ville de brouillard et de boue; nous oublions la splendeur et le confort d'un palais ducal anglais; nous sommes, aux côtés d'Amaryllis, à l'ombre des rameaux d'un des arbres du paradis lumineux de Claude.

Tous les tableaux du maître qui sont à Grosvenor House appartiennent à la fin de sa seconde période et ont été peints entre 1650 et 1660. *L'Adoration du Veau d'or* est le plus connu de tous, mais il ne nous plaît pas autant que les deux paysages peints en 1651.

Il y a, dans la collection de Grosvenor House, au moins deux autres tableaux importants de cette époque : un *Paysage avec bestiaux (Ferme à la Haye)*, de Paul Potter, et *l'Enfant Jésus endormi*, de Murillo. Le paysage de Potter fut peint pour le protecteur de cet artiste, M. Van Slingelandt, de Dort, en 1647, et est un de ses meilleurs ouvrages. *L'Enfant Jésus endormi*, de Murillo, a été l'objet d'une longue controverse, depuis que le professeur Venturi l'a attribué au Corrège. Il n'est pas possible de discuter ici les arguments pour et contre cette attribution. Rien de ce qu'a assuré le savant professeur n'a pu ébranler notre conviction que l'attribution traditionnelle de ce tableau à Murillo est exacte. Les « particularités de style » de cette œuvre, relevées par le professeur Venturi, se retrouvent dans d'autres peintures de Murillo tout autant que dans certaines œuvres du Corrège; quant aux gros poignets et aux chevilles épaisses de l'enfant et au raccourci manqué du bras droit, ils sont très caractéristiques du peintre espagnol. Mais il est inutile de recourir à des détails anatomiques en discutant cette question : l'ensemble du tableau dénote, au premier coup d'œil, une origine espagnole. A sa tonalité, à sa technique un peu lâchée, de même qu'à certains détails, tels que la draperie rouge à gauche de la composition, on reconnaît une œuvre de Murillo ou de son école.

Grosvenor House renferme trois chefs-d'œuvre des grands maîtres anglais du XVIIIe siècle. Ce sont : *la Porte de la chaumière* (1772) et *l'Enfant bleu*, de Gainsborough, et *Mrs. Siddons*, de Sir Joshua Reynolds. *La Porte de la chaumière* est un des meilleurs paysages d'un grand artiste, qui se considérait lui-même comme étant essentiellement un paysagiste. Le public, sur ce point, n'était pas d'accord avec Gainsborough; mais sa conviction n'en resta pas moins ferme. « On ne veut pas les acheter, vous savez, disait-il à lord Lansdowne, peu de temps avant sa mort, en montrant quelques-uns de ses paysages. Je suis un paysagiste et on me demande des portraits. Regardez ce satané bras; j'y ai travaillé toute la matinée et je ne puis parvenir à le redresser. » Le paysage de Gainsborough est essentiellement anglais. Il est peint dans une gamme sombre et calme, et plein de grâce dans l'ensemble. Le feuillage est traité largement, les masses sont bien agencées; et par-dessus tout, là comme



Cliché Braun, Clément & Cie. REMBRANDT VAN RYN. — PORTRAIT DE L'ARTISTE
(Collection du duc de Westminster)



Cliché Braun, Clément & Cie.

REMBRANDT VAN RYN. — LA SALUTATION
(Collection du duc de Westminster)



REMBRANDT VAN RYN. — L'HOMME AU FAUCON

(*Collection du duc de Westminster*)



Cliché Braun, Clément & Cie.

REMBRANDT VAN RYN. — LA FEMME A L'EVENTAIL
(Collection du duc de Westminster)

dans toutes les œuvres de Gainsborough, les qualités techniques sont incomparables. Comme paysagiste, Gainsborough a subi l'influence de Rubens, bien qu'il doive quelque chose à Salvator Rosa et à Claude. C'est grâce à Rubens qu'il s'est émancipé de la technique guindée des paysagistes hollandais. Dans ses dernières années, sa manière, comme paysagiste, tend à devenir lâchée et sans précision. Il sacrifie de plus en plus les détails afin de transcrire ses impressions alors qu'elles sont encore vives et nettes. Cependant, *la Porte de la chaumière* appartient à sa meilleure époque, à l'époque où il s'était affranchi de l'influence hollandaise et où il n'avait pas encore acquis la manière hâtive et superficielle de sa dernière période.

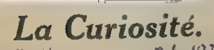
Un plus fameux spécimen encore de Gainsborough, qui figure dans cette collection, est *l'Enfant bleu*, le portrait du jeune Jonathan Buttall, fils d'un riche marchand de fer de Soho. D'après une vieille tradition, ce portrait aurait été peint en 1779, dans le but de réfuter une opinion exprimée par le grand rival de Gainsborough, Reynolds, dans son huitième *Discours*, lu en décembre 1778 aux élèves de l'Académie royale. « Il faut, à mon avis, disait Sir Joshua, avoir présente à l'esprit cette règle invariable que les masses de lumière d'un tableau doivent toujours être d'un ton chaud et fondu, jaune, rouge ou blanc jaunâtre, et que le bleu, le gris et le vert doivent être exclus presque entièrement de ces masses et ne servir qu'à soutenir et à faire ressortir les tons chauds; pour cet objet, une très petite quantité de teintes froides suffit. Renversez cet ordre de choses... et il sera impossible à l'art, même par les mains de Rubens ou du Titien, de faire un tableau grandiose et harmonieux. »



Cliché Braun, Clément & Cie.

PAUL POTTER. — FERME A LA HAYE
(Collection du duc de Westminster)

Cependant Sir Walter Armstrong et d'autres critiques modernes, qui ont étudié Gainsborough, estiment que ce tableau a été peint, non en 1779, mais en 1770, et que *l'Enfant bleu* a motivé l'opinion de Sir Joshua Reynolds, au lieu d'avoir été peint pour la réfuter. Ce tableau est loin d'être le seul dans lequel Gainsborough a montré une préférence pour le bleu. Le même ton domine dans son *Master Edward Gardiner*, exécuté vers 1767, dans son *Honorable Edward Bouverie*, dans son *Lord Archibald Hamilton*, dans son *Honorable Anne Duncombe* et dans sa *Lady Sheffield*. *L'Enfant bleu* est un triomphe de maîtrise et de dextérité; mais cela n'en constitue pas le charme principal; il est encore une étude de caractère presque aussi pénétrante et profonde qu'un portrait de Rembrandt ou de Dürer. Cet enfant intelli-



La Curiosité.

New York — Oct. 1921

MM. Duveen frères, les grands antiquaires et marchands de tableaux de New York, Londres et Paris, viennent de faire une de ces acquisitions sensationnelles dont ils sont coutumiers. Ils viennent, en effet, d'acheter au duc de Westminster les deux plus célèbres tableaux de sa collection, "L'Enfant bleu" ("The Blue Boy"), chef-d'œuvre de Gainsborough, et le portrait de Mme. Siddons en muse tragique de sir Joshua Reynolds, pour la somme globale de £200,000, ce qui, au cours actuel du change, représente plus de 10,000,000fr. L'année dernière le duc avait refusé £160,000 du "Blue Boy," la somme la plus élevée qui ait été jamais offerte pour un seul tableau. Ces deux portraits seront exposés à Londres en novembre, puis à Paris, avant d'être envoyés en Amérique.

"L'Enfant bleu" est le portrait en pied d'un jeune adolescent vêtu tout de bleu du nom de Jonathan Buttall, fils d'un riche marchand de fer de Soho. Peint par Gainsborough vers 1770, pendant le séjour du maître à Bath, il passe à juste titre pour le chef-d'œuvre de l'école anglaise de portraits au 18e siècle. "Mme. Siddons en Muse tragique," peint en 1784, est le portrait de la célèbre tragédienne, assise sur un trône supporté par des nuées.

Cliché Braun, Clément & Cie.

TH. GAINSBOROUGH. — THE BLUE BOY
(Collection du duc de Westminster)

gent et gracieux a une physionomie pleine d'*humour* et de curiosité — d'un *humour* qui n'exclut pas le sérieux, et d'une curiosité qui, n'étant ni vulgaire, ni timide, est une des qualités essentielles d'un esprit jeune et sain.

La troisième des grandes œuvres de l'école anglaise que renferme Grosvenor House est le portrait de *Mrs. Siddons en muse tragique,* par Sir Joshua Reynolds, peint en 1784, à l'époque où l'actrice était dans sa vingt-huitième année. Elle est représentée assise sur une espèce de trône, au milieu d'une nuée. Le Remords et la Pitié se tiennent derrière elle. Ce tableau est conçu dans une gamme de couleurs fort simple, où dominent le brun et le jaune. Le dessin et la composition dénotent incontestablement l'influence de Michel-Ange. Au point de vue artistique, la *Mrs. Siddons* de Sir Joshua procède directement des prophètes et des sibylles de la chapelle Sixtine. En outre, comme le dit Sir Walter Armstrong, ce tableau « est la seule œuvre importante et entièrement réussie de Sir Joshua Reynolds où il ait appliqué littéralement ses théories sur le grand style ». Dans son quatrième *Discours,* il avait dit à ses élèves comment ils pourraient donner à leurs œuvres « un air de grandeur ». « Il faut éviter tout effet de lumière insignifiant ou artificiel et tout excès de variété de tons; le calme et la simplicité doivent régner dans l'œuvre tout entière, et l'on y arrive en grande partie par un coloris large, uniforme et simple. » Cet enseignement, Reynolds, d'ordinaire, ne le mettait pas en pratique. Mais, dans sa *Mrs. Siddons,* le maître unit, au moins une fois, le précepte à l'exemple, et le résultat démontre qu'une peinture de grand style peut être exécutée d'après sa formule par un artiste de génie.

* * *

Des paysages de Claude, des portraits de Rembrandt et de Velasquez, de Gainsborough et de Reynolds, voilà les œuvres qui donnent à la collection de Grosvenor House son caractère particulier. De toutes ces œuvres, il n'en est pas qui aient pour nous plus d'attrait que les tableaux de Claude. Comme dans les œuvres des peintres de l'école d'Ombrie, le ciel y est infini; en les contemplant, il semble qu'on échappe à la vulgarité, à la cohue, à la laideur de la vie urbaine moderne. A ceux qui prétendent que ce ciel est irréel et éphémère, nous répondrons qu'il est aussi réel et durable que n'importe laquelle des Arcadies connues. Et ceux là seuls qui n'ont pas conscience de l'horreur de la Réalité pourraient avoir la cruauté de priver la pauvre humanité de ses rêves, de ses consolations et de ses illusions.

LANGTON-DOUGLAS.



Cl. la Braun, Clément & Cie

P.-P. RUBENS. — LES QUATRE ÉVANGÉLISTES
(Collection du duc de Westminster)



Cliché Braun, Clément & Cie.

JOSHUA REYNOLDS. — PORTRAIT DE MRS. SIDDONS

(Collection du duc de Westminster)

[illegible] 1784 - signé et daté [illegible] 93 [illegible]

[illegible] pour 800 guinées [illegible] le portrait pour £: 2520 [illegible] Smith [illegible] Watson Taylor pour £. 900 [illegible] en 1820 [illegible] Grosvenor pour £: 1.837.10 [illegible] Duke of Westminster [illegible] 4 juillet 1919 [illegible] £ 54000 guinées (56'000£) [illegible]

Dans la "gazette des Beaux Arts" de Juillet - Décembre 1862 - page 110 à propos d'une Exposition à Londres "Miss Siddons en muse de la tragédie réplique affaiblie selon moi (P. Mantz) du tableau que possède le marquis de Westminster et qui a été si vigoureusement gravé par Haward


1356-824





"THE BLUE BOY"

Gainsborough (or Hoppner after Gainsborough)? 998

In George A. Hearn Collection

the portraits and figures. An arm of the Seine at Croissy (Seine et Oise) is one of the most attractive of the French country scenes, keyed in a low tone that renners perfectly the soft greys and greens of the landscape. "Paysage d'automne, avec une mare" is another example of fine atmosphere and soft color.

Renoir is equally successful in his portrayal of the sunny south, and his "Paysage à Beaulieu, Alpes Maritimes" and "Le Jardin de la poste à Cagnes," brilliant in color, joyous in tone, express vividly the radiancy of the Riviera. A charming canvas, representing a garden at Montmartre in 1878, shows a foreground of dahlias and other flowers in a riot of color, with a background of trees under which two forms of strolling "Montmartrois"—artists of the celebrated "Butte"—are faintly indicated. A small but brilliant executed canvas entitled "Le coup de vent," is a wonderfully realistic representation of a sudden squall. The three still-lifes, "Prunes et Amandes," "Amandes" and "Fraises," show the wide scope of M. Renoir's talent.

Children's Portraits by Warren Davis

Pastel portraits of children by Warren Davis are shown in conjunction with the current exhibition of George M. Bruestle's work at the Ferargil Gallery, 24 E. 49 St., until Mar. 1. Mr. Davis has executed this series of portraits with the delicacy of touch and treatment that distinguish all his work. Indeed, one may say that these qualities are especially marked in his alluring little pictures of children, some of whom seem like fairies skimming the earth, others less ethereal but always charming, and all of them full of life and joy.

Another attractive addition to the gallery's present display includes a score of rare Dresden, old Chelsea and Crown Derby figurines.

Limoges Enamels at Bonaventure's

At E. F. Bonaventure's 601 Fifth Ave., there are some beautiful Limoges XVII century enamels. These were extensively used in the private chapels of the nobility in chateaux and elsewhere. The themes are generally religious and of the Virgin Mary, Repentant Magdalene, etc. One of the enamels takes the form of a benitier, decorated with a picture of the Holy Family. The piece is executed in brilliant colors. with flowers which completely surround her; all redolent of life and fragance.

Group Display at MacDowell Club

At the MacDowell Club, No. 108 W. 55 St., ten artists, some of who had examples in the group of Imaginative Artists, arranged by Miss Winifred Ward at a Fifth Ave. Gallery last season, are exhibiting until Monday next. Two of the artists—Robert C. Doran and H. E. Schnakenberg, are now in service camps, "somewhere in America."

On the whole, the exhibition is disappointing, but here and there a good picture stands out such, for example, as "Dusk of Day," by Richard L. Marwede. Mr. Marwede paints a la Lawson, and uses his palette knife. He gets good effects.

Robert C. Doran's "Decoration for a Theatre," is rich in color, although rather formal in treatment. "Near Olympus," by the same artist, is inferior in all points. The opportunity to do a striking work, which lay within the artist's grasp, was altogether missed, and the painting just fails being a joke. The same remarks apply, with even greater force, to his "Creative Force."

"City-Bred," by Frances M. Wintringham, is an example of polychromatic pyrotechnics out of which rises the girl's face, surmounted by a toque hat. In his "Miss Adelaide Lawson," Mark D. Dodd has produced a careful portrait, thrown well forward by its brilliant, burning orange background. His "Young Mother," is also a good work "Across the Tracks," by H. E. Schnakenberg, has an excellent theme, spoiled in the execution. The boys, bathing, are in forced attitudes, and lack spontaniety.

Other exhibiting artists are Eleanor Bayard, Mary Bayne Bugbird, Stewart Stroud Crise, Adelaide J. Lawson and Hugo Von Schwanenflugel.

Art Photographs at the City Club

There is an exhibition of 19 art photographs by Kenneth Clark now on at the City Club, 55 W. 44 St., to Feb. 19. The plates are all full of charm and the night pictures are especially attractive. "The Harbor at Sunset," featuring the smoke from a tugboat in the foreground, is finely registered by the camera.

The landmarks of New York lend themselves well to camera work, as done by Kenneth Clark, and "The Municipal Building" (from Front St.), "The Coal Team," "Wall Street," "Fifth Avenue," are all especially successful. "The Workers—East River" is full of local color.

French Furniture Tapestries

17th and 18th Century Antiques

NOS ÉCHOS

Une grande Vente à New-York

La collection de feu Mr. George A. Hearn, de New-York, va être vendue le mois prochain par M. Thomas E. Kirby des American Art Galleries.

Mr. Hearn est mort il y a quatre ans et Mrs. Hearn étant morte peu après, la vente de cette collection importante fut décidée par les héritiers. Ce grand collectionneur américain qui fut un des administrateurs du Metropolitan Museum auquel il donne de son vivant pour 3.000.000 de tableaux et 1.500.000 francs en argent, avait acheté beaucoup, à des prix en général assez bas, mais pas toujours très heureusement. Dans sa résidence du 46 East, 9th Street il ne recevait plus de marchands, ayant constaté chez ceux-ci une admiration très modérée de ses acquisitions.

Mr. Hearn expliquait cette réserve par le fait qu'il ne passait jamais par leur intermédiaire, et qu'il achetait toujours directement. Ce qu'il ne savait pas c'est que chez les particuliers de Belgique et d'Allemagne, ses marchés préférés où il découvrait de temps à autre une pièce rare à bon compte, il arrivait que cette pièce rare avait été déposée là par un marchand subtil.

De même, il se trompait parfois en matière de tableaux. C'est ainsi qu'il possédait un Gainsborough. (The Blue Bon) Portrait de Master Buttall), dont l'original est généralement reconnu comme étant la propriété du duc de Westminster.

Mais Mr. Hearn était persuadé que c'était bien lui qui possédait l'original et que le noble lord anglais n'avait qu'une copie.

D'autres maitres anglais sont aussi représentés dans la collection Héarn par *Lady Stanhope*, *Dr Charles Burney*, *Lady Spencer*, *Mr. Hillyarr*, *l'Age de l'Innocence* et *James Paine*, de Reynolds : un portrait de Lady Hamilton, en vestale, *Miss Eleanor Gordon* et *Miss Hollingsworth*, de Romney ; un *Portrait d'homme*, de Raeburn. Turner y est représenté par *Fitz Alan Chapel*, *Arandel :* John Constable, par *la Ferme de la Vallée*, *le Moulin de Deadham*, *George Gassard, A. R. A.*, *le Château de Windsor*, *le Chariot de la Femme*, *Paysage*, *Suffolk* et *la Lande d'Hampstead ;* Beechey, par son *Portrait de Mrs. Humphre ;* Francis Cotes, par *Lady Hardwicke* et *Miss Broughton* et Gainsborough, par *Lady Sheffield* et un *Paysage et animaux*.

Sir Thomas Lawrence est aussi représenté par un *Portrait de Femme*, *Lady Mackenzie* et un *Portrait de John Julius Angerstein* ; Hoppner, par un *Portrait de Miss Denison*, et Barker de Bath, R. P. Bonington, Cosway, Old Crome, Dobson, Harlow, Sir Peter Lely, George Morland, Stark, Watson-Gordon et Zoffany figurent aussi dans la collection, et parmi les peintres anglais modernes, D. Y. Cameron est représenté par cinq œuvres : John Lavery, par deux ; J.-J. Shannon par trois et il y a également un tableau caractéristique de Swan et de Bromley.

Parmi les peintures de l'Ecole italienne, il faut citer un Canaletto remarquable, *Porte della Carmanegio* ; un important Guardi, *Port de mer* et *Ruines classiques* (Italie) et cinq tableaux plus petits du même artiste, deux beaux tableaux de Marieschi et des œuvres de premier ordre par Albano, Bonifazio, Croce, Il Vacchio, Ricci, Il Sassoferrato, Da Siena, Tiatoretto, Veronese, Van Vitelli et Zuccvelli.

Les tableaux de l'Ecole française comprennent : *Coucher de Soleil*, *Gênes* et *l'Amour et Psyché*, par Claude Lorrain, et d'importants portraits et paysages par Danloux, Gascar, de Lairesse, de Largillière, Le Nain, Lépicié, Pierre Mignard, Poussin et Van Loo.

Parmi les artistes de l'Ecole flamande, citons : Ferdinand Bol, Rubens, Gérard Dow, Hobbéma, Hanneman, Janssens, Jan Looton, Peter Nason, Pourbus, l'aîné, Jacob et Salomon Van Ruysdæl, Téniers jeune, Van der Neer, Van Ostade, Van Asch, Van Thulden, Van Bloemen, Vander Helst, Verspronck, Jan Victoors et Wynants.



Les tableaux de l'Ermitage.
Polyphème ou paysage sicilien, par Poussin. (Voir page 314.)

Parmi les œuvres des maîtres de Barbizon et des Ecoles étrangères contemporaines, figurent 2 Corot, 3 Daubigny, 2 Diaz, 2 Dupré, 2 Troyon, plusieurs tableaux par Rosa Bonheur, 11 Boudin, Bouguereau, Brascassat, Cazin, chacun 2, Collin, Courbet, Couture, chacun 2 également, Decamps, 3 ; Fromentin, Harpignies, 2 ; Josef Israels Jongkind, Kever, 4 ; Lorolle, Albert Lynch, Van Marcke, Marilhat, Jacob Maris, Matthew Maris, Mauve, Michel, Monticelli, 4 ; Neuhuys, Pasini, Tony Offermans, Pokitonow, 2 ; Raffaelie, Ribot, 2 ; Roybet. Thaulow, Vollon, Weisenbruch, Ziem et Zorn.

Les œuvres des artistes américains se classent comme suit : 8 Wyant, 2 Inness, 5 Murphy, 7 Blakelock, 2 Tryon, 4 Theodore Robinson, 2 Homer Marti, 7 Lord Weeks, 2 Dessar et des tableaux par Bunce, George Inness Jr, Bruce Crane, Franzen, Davis, George Hitchcock, Dewing, Rein, Alden Weir, Fitz, Dessar, Will Low, Guy Wiggins, Thomas Moran, Louis Loeb, Elliot Daingerfield, Kost, Dubois, Howland, Carleton Wiggins, Leonard Ochtman, Francis Jones, Smedley, Melville Dewey, Dearth, Swain Gifford, Ranger, Sartain, Newman, Lathrop, John Lafarge, Irving Wiles, Lawthorne et Hawthorne.

George A. Bogert, un protégé de Mr. Hearn, est représenté par plus de 50 tableaux, considérés comme les plus beaux exemplaires de son œuvre.

Téniers », et *la Vache* universellement renommée, de Paul Potter, qui comptait pour 250.000 francs dans l'expertise : un prix vraiment impérial pour l'époque ! Et quelle tentation pour les pilleurs d'épaves ou les déménageurs sans scrupules ?

Un philosophe artiste, en vérité beaucoup plus artiste que philosophe, le grave M. Victor Cousin déplorait l'exode lointain de nos chefs-d'œuvre ou de nos plus belles acquisitions, et s'étonnait douloureusement que la France « eût laissé un véritable Lesueur s'égarer jusqu'à Saint-Pétersbourg avec plusieurs Poussin, les plus beaux Claude, des Mignard, des Sébastien Bourdon, des Guaspre, des Stella, des Valentin »... Le penseur disait vrai : longtemps avant nous, il avait lu le petit volume intitulé *Musées d'Allemagne et de Russie* (Paris 1844), où le voyageur bien informé, Louis Viardot, sur les sept Lesueur de l'Ermitage, « en admet un authentique » : *Moïse enfant exposé sur les eaux du Nil.* Le pauvre Lesueur, qui n'a jamais quitté son Paris natal, ne croyait pas rejoindre en cette Scythie fastueuse ses compatriotes qu'attirait seulement le voyage d'Italie ; mais, en effet, ils y sont tous : imitateur original et beau-frère de Poussin, Gaspard Dughet, dit le Guaspre, se révèle à l'Ermitage aussi puissant qu'en Angleterre, à côté de Jacques Courtois, dit le Bourguignon, qui mettait des figures dans les églogues de Claude avant de regarder les batailles de Salvator Rosa. Les années et les siècles amènent Le Brun, Rigaud, portraitiste heureux de *Fontenelle*, Oudry, Watteau, Lancret et *la Camargo dansant*, Boucher, Fragonard, Carle van Loo, Joseph Vernet, continuateur plus ingénieux qu'inspiré de Claude et précurseur un peu trop fécond de Ziem et de Corot, de tous nos modernes, avec dix-sept de ses « vues », jadis idéalisées par le regard amical du bon Diderot.



Les tableaux de l'Ermitage.
Le Midi (Repos de la Sainte Famille), par Claude Gellée dit le Lorrain. (Voir page 314.)

Vernet l'optimiste achève un siècle que Watteau le mélancolique inaugure. A l'Ermitage, une rareté s'il en fut : une *Sainte Famille* du peintre habituel des *Fêtes galantes!* Ce prince des petits-maîtres était le plus mystérieux des paysagistes, et la feuillée dont il encadre son *Mezzetin* qui roucoule est moins un décor de théâtre qu'un vivant souvenir de ce Luxembourg « brut et moins bien peigné que les jardins des autres maisons royales », dont parlait M. de Caylus à l'Académie.

Watteau, le frêle enfant de Valenciennes, quelle meilleure transition pour aborder le Nord flamand de Rubens, avant la Hollande de Rembrandt ? Et, tout de suite, encore une rareté, cette fois, chez les primitifs : non loin de Lucas de Leyde, deux panneaux, *la Crucifixion, le Jugement dernier*, de ce Pieter Christus qui semblait intriguer les érudits ! Entouré de l'aristocratique Van Dyck, du plantureux Snyders et du méticuleux Brueghel de Velours, celui que Delacroix a surnommé « l'Homère de la peinture » avait, à l'Ermitage, d'autres moyens de persuasion que le nombre des cadres : là-bas, Rubens était Rubens, avec sa prodigieuse vie, sa verve autoritaire et sa magnifique vulgarité, comme à Paris depuis trois cents ans, comme à Grenoble même et comme à Munich ; pourtant, le portraitiste amoureux d'*Isabelle Brant* et plus encore d'*Hélène Fourment* n'y montrait pas une page aussi conquérante que l'Hélène rose et nue dans son manteau de fourrure, du Belvédère de Vienne.

Suivi de ses admirateurs, de Gérard Dou, l'auteur de *l'Empirique*, de Govaert Flinck et de Ferdinand Bol, le sorcier Rembrandt van Ryn, au contraire, unissait la qualité la plus rare à la quantité : les voyageurs revenaient émerveillés de sa *Descente de Croix*, de son robuste portrait du graveur *Copenol*, et surtout de la célèbre *Danaé*, longtemps cachée dans un musée secret, comme les Pompéiennes du musée de Naples, tant sa sauvage nudité de servante hollandaise s'échappant du lit offusquait les regards classiques ! Au surplus, à l'Ermitage, on pouvait vérifier le mot que Delacroix a transmis à Baudelaire : « Cette canaille de Rembrandt est peut-être un bien plus grand peintre que Raphaël » ; car la *Danaé* logeait sous le même toit qu'une solennelle copie de *l'Ecole d'Athènes* par Le Brun !

Laissant Jan Steen à son tric-trac et Wouwermans à ses quarante-neuf cadres, l'évolution du paysage n'abondait pas moins en suggestives comparaisons, puisqu'une étonnante *Marine* de Rembrandt, un *Arc-en-Ciel* et *la Charrette embourbée* de Rubens et quatre, au moins, des treize Ruisdael exposés à l'Ermitage dégageaient une mélancolie romantique, enfiévrée de ce brio déjà tout moderne qu'ignoraient la ligne française de Poussin et le soleil italien de Claude, mais que les nôtres devaient découvrir à leur tour, après 1830 : témoin cette anonyme et tumultueuse futaie, de la jeunesse de Théodore Rousseau, venue je ne sais comment, comme *le Fumeur* de Meissonier et tant d'autres des nôtres, jusqu'à l'Académie impériale des Beaux-Arts de Petrograd et qui, peut-être, était la *Lisière de bois coupé, dans la forêt de Compiègne*, que signalaient, au Salon militant de 1834, *le Journal des Débats* et *le Musée* d'Alexandre Decamps...

Où la retrouver maintenant ? Où suivre chacun de ces beaux prétextes de rêve éphémère et de joie pour toujours ? Une incertitude prolongée règne sur leur sort, sur la destinée du plus ancien musée de la Russie, aussi riche en peinture étrangère que pauvre en peintres russes ! Nous n'en savons pas davantage des collections de l'Académie des Beaux-Arts, du Musée Alexandre III, des châteaux de Peterhof et de Gatchina, de tous les anciens palais impériaux qui recélaient jalousement chacun de véritables musées de tableaux, d'objets d'art ou d'icones, aujourd'hui disséminés dans les ruines de la capitale moscovite ; et l'incertitude, a dit un sage, est le pire des maux puisqu'elle les suppose tous...

Raymond BOUYER.

"BLUE BOY" GOES TO H. E. HUNTINGTON

Famous Collector of Books and Pictures Adds It to His Other Gainsboroughs—Reynolds' "Tragic Muse" for Louvre

Henry E. Huntington is the American collector for whom Duveen Brothers purchased "The Blue Boy," by Gainsborough, from the Duke of Westminster. This was inferred in the story of the sale as it appeared in last week's American Art News. Mr. Huntington, who was in England at the time of the transaction, returned to New York last Friday.

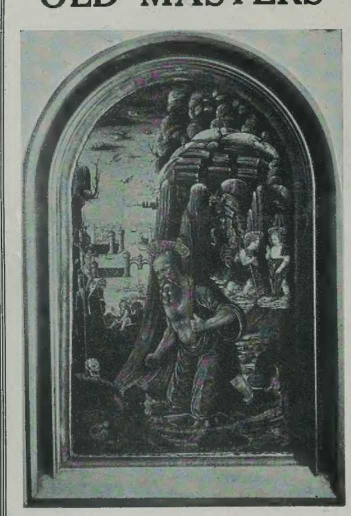
Reynolds' portrait of "Mrs. Siddons as the Tragic Muse," bought by the Duveens from the Duke at the same time, has been resold to a French connoisseur, who will present it to the Louvre. Both pictures will be placed on public view in New York, however, after being shown in London and Paris.

Mr. Huntington has appeared in the rôle of a collector of old masters only in the last few years. At an exhibition of great painters of the British school, in 1914, at Duveens', he loaned four Gainsboroughs. These were portraits of the Viscount Ligonier, of the Viscountess, and of Lady Petre, full lengths, and a half length picture of Ann Luttrell, Duchess of Cumberland. The four portraits cost him a total of about $1,200,000, while "The Blue Boy" alone, the cost of which establishes a world's record for a work of art, was bought for $640,000.

In 1919 Mr. Huntington acquired through the Duveens "The Beckford Children," by Romney, which was bought at the Duke of Hamilton's sale.

It is as a collector of rare books that Mr. Huntington, who is the son of the late Collis P. Huntington, of California, is chiefly known. He has built up a library of English literature whose only rival in the world is the British Museum, and which is conservatively valued at $10,000,000. This library, to which he adds continually, is now the property of the State of California, to whom he transferred it, together with a marble palace to house it.

PICTURES *by* OLD MASTERS



JACOPO DEL SELLAIO (1442-1493)
The Penitence of St. Jerome

PAUL BOTTENWIESER
16 FRIEDBERGER ANLAGE
FRANKFORT O/M., GERMANY
Cable address: Bottenart, Frankfortmain

MEDIEVAL CARVINGS SHOWN AT FRANKFORT

City Is Put in Important Position Among German Art Centers as the Result of Exhibition of Little-Known Treasures

FRANKFORT—In the halls of the Kunstverein in Frankfort there is now an exhibition of German wood-sculpture dated in the years between 1200 and 1550, belonging to private Frankfort collections. Dr. Schmitt of the Municipal Gallery and Director Swarzenski were able to put together a series of 150 exquisite works through the kindness of the possessors.

It is astonishing that such rare and splendidly preserved objects were so long kept in private collections, as the pieces were shown publicly for the first time. Included are the prominent representatives of German medieval wood-sculptors: Riemenschneider, Veit Stoss, Adam Kraft and Leinberger.

A Swabian Crucifixion is of special beauty. The scientific result of this display will be summarized in a publication, adorned with beautiful reproductions, edited by Dr. Schmitt and Prof. Swarzenski. Frankfort's effort to gain a leading position among art centers is thus crowned with success. —F. T.

NSON & HODGE

HED 1744)

t, London, England, W. 1.

o; Phone, London



ieorgian Settee in Walnut, 5 ft. 2 ins.

SALES by AUCTION

NGLISH FURNITURE, the property
Hall, Bucks, and the property of Major F. W.
, including Important Walnut Chairs, Settees
d Queen Anne periods; Handsome Gilt Tables
y, in the style usually associated with William
China Cabinet; Armorial China; Ralph Wood

ues (5 plates), price 1/-

TANT EARLY ANTIQUITIES, from
the property of M. Leonce Rosenberg of Paris,
ver, c. 300 B. C., the property of Lady Harcourt

ues (14 plates), price 5/-

t post free on application

es of the American Art News, 786 Sixth Ave., New York

"TRAGIC MUSE" FOR MR. HUNTINGTON, TOO

Reynolds' Picture of Mrs. Siddons Now Hangs Beside the "Blue Boy" in the Famous Collection at San Marino

"The Tragic Muse," Sir Joshua Reynolds' famous portrait of Mrs. Siddons, is now hanging in the private art gallery of Henry E. Huntington in San Marino, Cal., in the same room with Gainsborough's "Blue Boy." The making public of this fact settles the history of this canvas, which was purchased by Duveen Brothers last October at the same time they bought the "Blue Boy," and about which many rumors have been printed as to its ultimate destination and ownership.

Although every step of the progress of the "Blue Boy," from the time of its purchase by Sir Joseph Duveen and its subsequent sale to Mr. Huntington, and its arrival at his California home, has been made public, the movements of "The Tragic Muse" and its sale have been clouded in mystery. Duveen Brothers paid approximately $112,000 for the painting and the day after they bought it the picture was offered to the Louvre authorities for £40,000, the French museum having bid £36,000 for it when it was offered for sale at auction.

This is the only definite news about the work that has been made public from the time the Duveens bought it until it became known that Mr. Huntington had the picture in his own

iatures; W. R. Hearst.................. 1400
878—"Paradise Lost," first issue of first edition; The Rosenbach Co.................... 2275
903—Morton, Nathaniel, "New Englands Memoriall," first American edition, John Evelyn's copy; L. C. Harper............ 1025
1132—Tennyson, "Poems by Two Brothers," marked by Tennyson, first edition; G. Wells 775
1149—"Vanity Fair," first issue of first edition in original parts; Walter M. Hill........ 900
1230—Washington's "Dictionary of Arts, and Sciences," with autograph and bookplate in each vol.; G. Wells................. 1900
1241—Washington Irving's Life of Washington, first edition; G. A. Ball............... 1700
1277—Washington's household expense book, 1794-6; Mrs. F. W. Morris, agent....... 795
1325—Wood, William, New Englands Prospect, London, 1634; Walter M. Hill......... 1550
1351—Two silver camp cups owned by Washington; sold to order.................. 3400
1358—Portrait of Washington, by Peale, 30" x 25"; Mrs. F. W. Morris, agent......... 750

mai 1922

Auction Calendar

Anderson Galleries, Park Ave. and 59th St.—Library of the Hon. John H. Patterson, including first editions of Dickens and Thackeray, Johnsoniana, etc., afternoon and evening of May 15.—Library of the late I. Remsen Lane, including library editions of standard works, Grolier Club publications, afternoons of May 16, 17.—Paintings, pottery, glass, furniture, jewelry, from the estates of George H. Hart and Cornella G. Ward Hall, afternoons of May 18, 19.—Prints from the collection of the late Albert J. Morgan and from other private sources, evening of May 18.

Plaza Art Rooms, 5 East 59th St.—A collection of furnishings including lacquered pieces, marbles and office furniture, by order of A. von Emert and W. C. Cole, afternoons of May 17, 18, 19, 20.

Walpole Galleries, 12 West 48th St.—Rare books, including examples of early printing, old books on medicine, early English authors, books on gardening and horticulture, etc., afternoon of May 18.